

le
Ventre
*
le Pain
ou la Cendre

Tchicaya u Tam'si

C.C.F. BRAZZAVILLE



70051482

PRÉSENCE AFRICAINE



poésie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TCHICAYA U TAM'SI

LE VENTRE
* *
LE PAIN OU LA CENDRE

PRÉSENCE AFRICAINE

25 bis, rue des Ecoles, 75005 Paris

64, rue Carnot, Dakar

à Z. A.

LE TRÉSOR

à Lilo et Yango Antoniadès

Non.

Je dis : non.

La lune se veut ronde.

Non répond : non.

On s'appelle du ventre.

Le ventre ne dit : non.

La pluie tombe à larges lames

Sur le chant déjà gorgé de sang.

Non !

Je dis : Non !

La lune se veut ronde !

Non répond : non !

Comme j'ai l'âme épaisse

je m'enfonce les aiguillages

d'un chemin de fer à voies multiples

le tout dans la tête !

Non ?

Je dis : Non ?

La lune se veut ronde ?

Non répond : non ?

Que le ventre réponde !

Le ventre répond du ventre

On voit — souvent — :

L'amour tourne le dos au cœur !

Pour l'en punir, le sang coule plus vite

dans les prairies

que dans les veines !

Non. Rien à reprendre à cette couronne...
Il faut cependant s'ouvrir le sang !
(Jusqu'au cimetière le syndicalisme...)
Et dire que tous les privilèges
viendraient des draps ou de la paille
dans le lit,
Jamais des grandes pertes d'eau
qui firent de ce lit un désert
et non le berceau et non la huche !

Le déluge a été la nuit
épaissie par plus de fumée
qu'il n'y eut feu dans les forges
où l'on battait le cuivre
pour les maillons
d'une chaîne d'hommes
unis du ventre et du cœur
dès l'œuf, dans tel giron !

Le frai eut lieu
tout de suite après les vêpres ;
un ban de ventres blancs
flotta sur le stanley-pool
parmi les jacinthes d'eau
Et la nuit crépita
sous le feu des étoiles.

Tenant le nombril en laisse
le ventre ne sait plus
ce qu'il promet, ni à qui.
Il faut cependant s'ouvrir le sang
et ne plus savoir chez qui
compter les siens, ni avec qui.

Ceux qui sont venus
avaient sous leurs narines
la croix et la bannière,
où l'on vit le christ
accroupi et somnolent
sur les flammes du purgatoire
et j'oublie ; un vomitif
dans les calices, dans chaque main !
Vous êtes venus :
Etes-vous sûrs d'avoir vaincu ?

Toujours !
Je me rebelle,
je me crève la peau
je tue l'autre
je le dépossède
je le sou mets
« Les noirs débarquent...
Les flèches du rire !... »
D'abord le vin, avant l'eau du baptême
ou l'huile de la lampe !
Est-ce que je me trahis
Avec un tel programme
tout issu du décalogue ?
—

Les hyènes en feulant
gaudent les olives pour l'huile
de l'onction et non de la lampe.

Dans la ville du Kalif
Le vin se mêle aux roses.
Le soir bleuit le feu
Un jet d'eau lape l'air
Son cri est fil à coudre
la mort dans notre vie.

Mon front sue dans tes yeux.

L'eau vive absout l'homme
que disloque une fleur des champs.

Non. Rien à reprendre à cette couronne !

Non.

Je dis : non.

La lune se veut ronde
non répond : non.

Et pourtant

quelque chose en moi
porte dans les ronces du désir
une couronne de cuivre humide
du sang d'un martyr !

Et pourtant
Soudain j'aurai la bouche
couverte par ce ventre.
Ce sera l'ultime tombe
peu creuse afin que mon corps
soit le déluge qui déborde les vents.
Qui sera noé sinon lui
sinon l'âme que répand
ce chant de vertèbre
qui accuse l'auteur de sa mort ?

L'amour désole.
L'amour tue.
L'amour s'en va.
Quand fut-il dit :
le ventre reste ?
Il tombe avec les fléaux
Sur ma bouche grasse du baiser d'un judas.

J'étouffe sous un ventre
qui n'a pas su dire pardon
à l'ivraie plus guerrière
que l'abeille des champs.

« *Le Congo, c'est moi.* »

(LUMUMBA)

Je serai moi-même la planche de mon salut !
Déjà, le velours brise le silence
en ailes d'éphémères
qui neigent sur la lampe à huile.

Pour le carnaval, des baves aux masques
feraient mieux que deux rictus
Mais puisque je n'ai qu'un visage,
c'est sur lui que je passe la main.
L'horizon trop plat d'ici m'embroche le cœur
Si je recule tout est hérissé !
Je ne quitte pas le port le vent aux flancs
mais avec des rafales dans le ventre.

Je me tords le ventre,
Ni l'iode ni le goémon
ni les algues n'ont eu
autant de suavité dans la caresse
que mes lèvres naguère
avant qu'il ne fut fait à la terre
l'affront d'un galop de chacals
hélas ventriloques !

Le ventre,
partout avec cette chaleur
pestilentielle des vieux charniers.

Ah ! la fleur est bleue
Ah ! le bleu de chauffe est bleu
Ah ! ce blues que je danse
ne sait plus ce que promet le ventre :
Trois deniers
pour la plus vive passion
pour la passion la plus vive
Où la joue-t-on ?
Où l'a-t-on joué ?
Mais où l'église a-t-elle ses parvis ?
C'est dans l'anti-chambre
de l'évêque de Kin !
Un jet d'eau y lape l'air !

Il sera assis à la droite d'okito
Ah ! les juifs savent bien
que ce messie-là fut à vendre
Trois deniers,

* Le ventre.

A vendre partout avec cette chaleur
pestilentielle des vieux charniers...

Rien n'est plus seul que le ventre —
et le cœur !
Seul de cette solitude
dont les saillies écorchent les plaies vives ;
arrachent les dents de lait
dès la première désillusion du cœur !
Il faut être du côté de ces musiques
d'où dégouline le sang
alors que l'on ne vit jamais
l'âme se répandre avec le sang
à Kin !
Or que le ciel soit sale de ce floconnement
seuls des squelettes ardents
sont sûrs de ne pas répondre à l'appel
or moi je suis armé à blanc
pour me perdre dans le moindre assaut
du rire
ou dans ces musiques
d'où dégouline le sang
à Kin !

Un nourrisson fait danser ses doigts
pour m'apprendre à me taire sur sa vie.
Or ma tête cogne à tous les gongs,
or mon ventre n'est chaud que de vin !

S'ouvrir le nez n'est acte héroïque
que si les bouches se croisent les lèvres
que si le désir soudain feu d'artifice
ne dit plus rien à mon cœur
sinon qu'un vertige d'où je tombe
sur les orties, sicaire ou mutiné
à Kin !

La danse a la meilleure langue
en laquelle faire de deux corps
les deux membres d'une phrase
dont il faut écrire au plus que parfait
le verbe aimer !
Même à Kin où le sang
a je ne sais quel cours :
Est-ce l'aune le dollar ?

Puis les bras !
Puis les avant-bras !
Puis les jambes !
en plus des pieds !
Puis d'autres membres.
On eut beau remonter de
la racine aux clairières, on
attendit le tronc pendant
trois refrains !

On m'appelle
Je descends dans mes pieds
pour être un pas anonyme
dans la suite de sa passion.

Non.
Avec le ventre, ramener tous les regards
à la souplesse unique de ma voix
vous donne la clé :
un sourire en pétales mauves
et le sang et le sang et le sang
indiscontinu, mélopée
échappée de cette bouche pourrie
par les chaleurs de ce ventre !
On m'assure qu'il fut ventriloque
alors que les chacals se liguèrent
avec qui l'on sait,

dont la denture gloussait,
dans une morsure,
dans une morsure verte,
dans une morsure de trois toises
valant un dollar l'aune
et non une couronne d'épines
à Kin !

Qu'est-ce Kin ?

Kin est la ville

où le fleuve a la main
sur mon cœur.

Kin c'est du côté de Kalina.

Le bateau s'en va

les cales ont une odeur de sueur

N'attends pas le pain

ni le cœur ouvert, ni la bouche en sang

mais le poing déchiré

par un éclat de rire

qui lui compte cinq doigts

sans plus de poison vif

Or dès les battements du tambour

on se le répète à Kin :

Le chant se drapa

de son visage !



Son cœur bâilla des deux ventricules
sur la cinquième avenue !
Le monde s'accroche à une goutte d'eau
dont les lèvres retiennent
du chant les haillons seuls.
Il dit :
je donne à mes frères leurs yeux propres.
Il dit :
je dis à la femme
de ne vêtir son ventre
que de grelots ;
de laisser aux seuls grillons
le soin de grignoter la nuit ;
au sucre chaud le soin de violenter l'aube ;
au sable le soin de peindre les vents hostiles
à la mer le soin d'être docile à ton ventre...
Il dit :
Je dis : non !

CHANT POUR
PLEURER UN COMBATTANT

Ne pleure pas.
Marche debout !
Il est mort le dos au vent :
Retourne-lui le ventre :
s'il a le ventre dur
c'est qu'il est mort debout !

Ne pleure pas.
Marche debout !
Frappe ton ventre au sien
Il ramollira le tien
comme la soie du drapeau
Fais-le, toi, qui sais rire !

Ne pleure pas.
Marche debout !
Pour rire longtemps,
Il faut avoir le ventre aussi souple
que le ciel de Kin en juin 60 !

Ne pleure pas.
Marche debout !
Quant à toi prends-lui les dents :
Qui a la dent longue, a bonne vue.
Il n'y a pas que les étoiles
qui tombent ce soir avec le glas !

Marche debout
Ne pleure pas !
Et toi qui n'as pas assez
des fesses de yenga lucie
veux-tu son sexe ?

Il est dans chaque nuage !
Marche debout,
Ne pleure pas !

Et toi qui as la bouche
la bouche en porte-voix
dis au monde : nous dansons
nous dansons de tristesse ;
de tristesse, le ventre
le ventre près du sien !

Oui,
son cœur bâilla
de ses deux ventricules
sur la cinquième avenue.
Je n'ai pas suivi son sang
à la traîne de cette conga !
Mais j'entrai dans une boîte
et je me fermai la porte dans le dos
Un jazz au whisky !
commandai-je au garçon
qui, du shaker, sortit
un halo de plumes
que je me cherche dans le dos.
Amèrement, je me dis :
Finalement le sang est trop court
tant qu'il faut étendre
la ligne du combat
au sang de l'ennemi.
L'amour désole.
L'amour tue.
L'amour s'en va :
Quand fut-il dit
que le ventre reste ?
A Kin, c'est pécher d'y croire !

Il tombe avec les fléaux :
Puis quatre ou six planches
les compagnons sont dehors
à moins qu'une fosse commune
sous le mince éboulement de terre
à peine pour égarer le sexe
dans tous ces cris...
alors que mon ventre n'est chaud
que de vin !
Il tombe avec les fléaux !

Oui ! (Un oui strident
pour ce ferraillement
d'âmes, d'axes et de flots !)
Flamenco funèbre pour lui !

Ou litanies ! Litanies pour onguidés :
Saint Pian, ora pro nobis
Saint Equateur-Lès-feux de brousse
Sainte Absolution aux trois narines
Saint Piastres pour Hanoï
Mes bondieuseries : Le pétrole
l'opium, certaines vitres près du
vieux port d'Anvers, le nouveau Graal !
Ora pro nobis !
si le Oui déchire la gorge du ramier !

Ah les juifs savent bien
que ce messie-là fut à vendre !

Que l'élément essentiel du chant
soit le sable
et qu'enduit de salive tout tienne
et que les équinoxes flanqués de méduses
aillent bêlant sa mort
et qu'enfin la mort ou le sang
tout dilué imageant le pus,
les frères se mordent le souvenir
qu'ils ont d'une même paternité
puis édictent le port du ventre en berne, quelque
chose qui corresponde au livre que je puisse brû-
ler dans un délire fasciste,
à la fin ! à Kin ? ora pro nobis...

Je n'enlèverai que la langue du corps
pour le supplicier sans remords
dans les braises d'un alcool d'or.

Mais le ventre a tellement
cette chaleur pestilentielle
des vieux charniers, que je n'y tiendrai pas !

Pas plus de limite que ça
du ventre à la tombe.
La joie comme le sang
connut le chemin tortueux
des rigoles de Kin !

Pas de rhum,
un whisky au jazz à plein bord !
L'incommensurable
la trois fois incommensurable
épaisseur incommensurable
de mes lèvres
vous cache ce rayon de lune
parce que l'audace vous manque
pour en venir jusque-là
dans votre désir de viol
aussi ce sang vous échappera-t-il
parmi les fûts de canon !
Parmi les flèches du rire !

Que vais-je choisir
le vin ou le baptême ?
Viendra-t-il des temps où
l'eau vive absoudra l'homme
dont une fleur disloque le cœur ?
Je ne sais plus.

Non, je ne sais plus être logique
avec tant de cils à mes paupières
au point que je ne décille pas à sa mort !

Je dialogue avec ce qui est pollué en moi
de chrétien et non de sauvage.
Et pourtant j'étais de toutes les immondices —
nègre à me noircir l'âme de tous les deuils.

Christ, païen, putain, poète,
fonctionnaire, sans bras,
devant mon dos,
le ventre sur la bouche !
J'étouffe : je fais mon dernier effort :
j'épaule ma mémoire
et je tire dans le blanc des yeux !
Soudain qu'ils soient ceux d'une femme
c'est moi qui meurs,
* sinon, ouvrir un ventre de femme
c'est ouvrir une tombe
ou la ronde pour une conga des mutins.

Or la conga des mutins,
les jacinthes d'eau
blanches du blanc de tes yeux
blanches des plis blancs
du crime anonyme,
c'était à Kin
pour la rumba
que je danse du torse
que tu dances des reins —
les feulements d'un rhum
t'excitant jusqu'à l'aube —
C'était à Kin
Un peu de poivre manquait à l'éclipse :
Ils eurent tous éternué
afin que tout fût à leur souhait
et qu'un mage ferme les mains
à leur délire !

Je répands ici mon verre
— Je ne sais qui a plus soif
que moi qui avec ses lar-
mes assainit les yeux enva-
his par l'herbe noire de ces
temps noirs.

De quel équilibre parlent ces oiseaux ?
est-ce de celle d'une souplesse des reins.

Le ci-devant a le culot d'être pape
avec un charnier aux remugles doux
dans l'œil gauche de son âme !
Depuis le schisme le pape est d'occident.
Il ne miaule pas avec les chats
dans leur bain de lune sur les toits.
Ses doigts qui ont la fraîcheur des anguilles félines
tirent des coups de fusil
parce que des cabris toussent dans les cours...
Ils le tuent.
Et moi le zombi, je tape sur le cuivre
pour enchaîner les débris verts
de son cadavre
au cou de toutes les mémoires.

Chacun meurt seul comme il peut,
moi je me loverai dans le cratère
d'un volcan en pâmoison
sinon je me diluerai
dans les refrains du chemin
Et si jusqu'au bout du chemin
le cœur pouvait me rester
je ne vois pas pourquoi
mon sang ne serait pas du flot
sous cette arche arrachant
au déluge de mon passé humain,
au visage que m'a donné chaque agonie,
le signe de croix ou le port
d'où nous partîmes
à la recherche d'un ventre commun
nous préservant de la fosse commune !

Faites que le sang m'inonde
mieux que les feux de brousse !

Partout fusent les biches
qui ont déjà les feux dans l'œil ;
Elles ont la mort lascive, les biches.

Appuyer sur l'i du cri ou du crime
jusqu'à l'ivresse,
et des clairons vous réveillent
et vous conduisent seul dans l'arène.

Kitona ou Kamina
Congolais !

Le sang le sang le sang
roule avec des tambours funèbres
La lune déploie le linceul ;
le muczzin ne peut plus rien conjurer
encore moins sa mort accomplie
avec l'application de l'écolier
qui écrit l'o de l'oméga
ou de l'étonnement, les yeux écartelés !

Son dernier trébuchement
est un pas de twist
et quand il tombe sans fracas
c'est à cause de sa mort lascive

Chacun meurt seul comme il peut...

Le sang par rigole
le sang par canon
le sang par cataractes
le sang par le prochain rapide
le sang par conga
Compact à tout obstruer :
le retour à l'étiage
ou le surplus au quota !

On sait que
les uns y laissèrent leur oreille dure
d'autres leurs poignets raides
d'autres encore leurs pieds palmés
un jus d'aloès au ventre les torturant
eux les pénitents,
eux les sanguinolents...

Puis le soleil apparut
les cornes debout toutes
le tnt aux naseaux
il nous remit l'âme à la bouche.

Et ce n'est jamais la débâcle !

Ah ! que le cœur est sombre
jusqu'au désir qui dilue le sang !
Ce soir mon désir ne sait des ténèbres
que cette odeur des plaies au cumin...
et puis il pleut à verse
dans l'orbe du cœur
et ce n'est jamais la débâcle !
Cette trame de mon cœur
est-elle tenue pour vos mains ?
Elles glissent et rien ne les retient.

J'ai vomi le délire et la joie ;
le miroir me montre un crâne
que je ne comptais pas avoir de si tôt
ni de cet an.

Vais-je dévorer les monstres
un à un l'âme d'abord ?
Une âme aux angles courts
dans certaine géométrie de l'espace
d'un baiser
donne des cannes en laiton aux elfes
des cannes qui leur trouent les mains
à chaque appui qu'ils y prennent :
Et ce n'est jamais la débâcle !

COMME A MONTSEGUR !

Tout mon cœur vous a
porté au ventre.
Et le dos a tourné à quel
Vent ? Sauviez-vous vos
Cris des ossements ?

J'étais certain de tomber
d'une nouvelle lune à l'autre :
sémillant,
des algues dans ma prise.
Madame Cunégonde
prenez cette pêche
comme vous me preniez
quand j'étais lové en vous
vous aux bras en cratère, en pâmoison !
Mais non ! Le silence eut ses poignards.
D'autres gens péroraient à foison
l'écume à la lèvre
sur cette rumeur d'abîme
quand surgit ce cœur en éruption
qui depuis me fait ciller

Il n'y a qu'à voir mes viscères...
L'aurore à l'olive me colore mon pays
J'escaladerai bien mon visage
pour voir de plus haut l'eau des cimes,
or sur tout visage l'obstacle du nez
n'est pas plus à défier que la chute des corps !
Et pourtant il faut que j'aïlle en paradis
en prenant mon visage ou ton ventre
pour chemin de traverse !
Adieu la droiture du cœur
j'ai la hure d'un sanglier
dans mon désir de faire l'amour
avec cette glaise
que l'on viole sur mon dos.

Les coliques, les collines,
les colchiques —
les colchiques pas de chez
nous —
les colibris, les collapsus,
font-ils le soleil plus véné-
neux ?
Et le Saint-Sang colérique,
où le boire au graal ?
Serait-ce à Bruges ?
Ailleurs vous dis-je !

Après l'ivresse vint la gueule de bois,
le désordre de mes désirs sur ma bouche
Si l'enfer n'est qu'une peau de banane,
probable qu'il y ait une peau de banane
sur votre chemin...
Le diable, on a beau dire, surtout s'il boite
n'allez pas le prendre au mot.
Je souris avec vous ;
vous jetez une fleur à la roue,
A Montségur,
A Montfaucon,
A à à Antsirabé
A à à Antsirabé
qui sait que j'éternue pour ce nom-là ?

Les morts du pardon
ont plus l'âme en fleurs
que d'entailles l'épée
que de pores le dos du voyant
que plus de neuf orifices le corps
qui tombe à l'âge du Christ
d'une nouvelle lune à l'autre
dès que ce n'est déjà plus la rémission
mais la soumission
de tout ce qui est extrait du ventre !

Telle épitaphe fulgurante
où suppurait un éclat de
rire...

Pourtant avec presque des
limbes aux commissures
des lèvres, nous avons le
meilleur enjeu : armer les
fourmis rouges de clairons !

La solitude des voyants
a des gorgones en délire.

Je vois dans vos selles
un cœur déchiré à la main
un dos planté d'ongles crochus
des pointes de feu gravant
sur l'iris de vos yeux le pardon.

Ah j'en écrirai le poème au couteau
comme d'autres piaffent la peinture
du désastre
où des femmes, le sexe à l'envers
s'enflent les joues de semences
dans un paysage où une pluie d'hosties
pave le ciel de flaques d'amibes
afin que s'y couche le dos
qui est planche de salut
sous prétexte qu'il faut un martyr
à chaque cause.

Ainsi les lendemains de l'homme
prennent leurs engrais
dans les charniers de la soumane
ou d'ailleurs, dans les délices ressucés
et moi ma solitude ses engrais
dans le refus
d'être un cœur déchiré
à la main
ou même au couteau.

Que la main seulement tienne le manche
que les dents retiennent le souffle.

Ne donnez pas
tant que vous n'êtes pas sûr
que ce que vous donnez
tombera dans un cœur.
Ne demandez pas
tant que vous n'êtes pas sûr
que ce que vous demandez
peut vous être donné.
Méfiez-vous de toute gé-
nérosité, défiez-vous d'où
qu'elle vienne.
Le don de soi est encore
une forme de suicide !

Qu'ai-je jamais eu à perdre
la patrie en danger ? Jamais !
On a toujours vu que le feu rejette
les ombres des corps qui lui font
cette morsure aux lèvres dès l'aube.

Le tout à gagner
n'aura que des cicatrices.

On dit que le cœur
déchiré à la main
est plus délicat
qu'une foison d'astres ;
mais vous,
quel poison vous a coûté
ce cou de buffle triste ?

Va
Va va
au golgotha
le ventre nu devant !
J'ai déjà la bouche sucrée
de tous les mots d'amour
qui vont pleuvoir de ta peine.

! # F/STIN

**Je m'interdis
aux fines bouches
en poésie.**

Le soleil soudain ruisselait,
quel cœur avais-je alors ?
J'avais la molaire d'un can-
nibale converti et buvais
dans les calices les délices
d'une agonie qui me porte
au vice.
La noblesse dans le rire —
comme ça, à blanc !...

Je ne veux venir que du vivier
afin qu'il ne soit jamais dit
qu'à l'heure dite il manqua
pour ce festin la marée puis le feu
que la chair seule donne au cœur.

Le cœur
sera-t-il debout
sur les épieux ?

même si je criais
je ne veux pas mourir
c'est lubie de poète
je ne sais déjà plus
affronter le soleil
déjà mon ombre est froide.

Que jusqu'au bout de la passion
l'on ne puisse tenir la corde
bout à bout
au cou de l'esclave
dont la voix est pieuvre
n'explique en rien
l'éclat de ce feu de brousse
sur mon crâne naguère mélomane
Un python y trônait !

Que l'on vienne flairer mes mains
on verra, si, grâce aux tournesols
la viande de cette curée
n'embaume pas les délires
ou les vertiges d'un soleil ivre
ivre parce que le pays pique une tête
tête qu'il perd à chaque fois
qu'un cil nu tombe des paupières
cil que noie une sauce aux câpres
trop longue pour une promesse
faite à l'eau qu'on ne la boira
qu'à la source les mains jointes !
Mais kyrié pour qui ?

On se dit : plus le lit sera large
plus l'oreille perdra les feulements
que des amours hostiles répandent
bave devant sur les deux rives !

Ecartelez ! écartelez !
Un carcan en guise de proue est folie !
Que le flot ne soit la laisse à son âme
est folie est folie est folie !

Ils dodelinèrent.
Où le calumet ? Donc fumons l'herbe.
Soit, mais sans qu'il y ait
de draps au lit ?
que le sang enlise les jambes ?
Et lui qu'on le condamne
à boire le ciel dans cet œil...
que les jambes obstruent le sang...
La douleur est sage-femme, allez !
Oui ! Jusqu'où ai-je suivi la dérive ?
On m'a dit que je pouvais partir
or soudain l'horizon n'a offert
qu'un désert de squelettes blancs
pour toute clarté à la nuit
que je traîne à ce festin.

Dormir, dîner, sous le ciel jamais vert !

Il y avait aussi la rage au menu.
Et nous montrions nos fesses à la lune
comme ces vierges honteuses de leur sang
qu'elles perdent sans jouir
à s'enfler le ventre !

Ma rage est garce.
Le soleil me désarme
mes yeux bavent des glues
les mouches qui s'y collent
ajoutent de l'arsenic à ma rage

Mes viscères se syndiquent
à l'ordre qu'on y trouvera
la débâcle est à craindre !

Les milices sur le pavé
et les putains ministres
ministres du culte
d'un christ en cache-sexe
sous mes calebasses de vin de palme !

Et les tribus casquent !

Les prophètes se fustigeaient.
Moi je complains :
Avec donc quel métal
ma gorge est forgée
au point qu'elle ne se rompt de rage ?

Il y avait aussi la rage au menu !
Les rotules ne servant plus
à désarticuler le corps
donnèrent l'assaut
or leur trajectoire plus longue
qu'une saillie de salive
le choix fut :
ou le combat ou l'opprobre
Il fut aussi question d'âme
après que le flot descendit la gorge
en marmonnant des litanies ;
or je demandai des bras plus ouverts
au chant du rossignol.

Le temps me froisse le corps
ride après ride
avec un sang plus lent.

Les litanies, les perles de verre,
les crématoires, la pacotille
mon siècle a tout inventé
même des poètes dont la bouche
est un point final sur le silence
des vagues sur certaines plages mondaines.
Tout inventé sur mon dos.

Que l'avion soit le christ en croix
ou l'ombre du crime sur Cuba
seul varie le sens que je donne
au mot amour
quand d'autres se saignent la gorge
et laissent leur sang se tordre les côtes
dans les rigoles jusqu'aux méandres
qui donnent de l'allure au destin
du côté de Kin.

Et puis nous les frères du même désir
partageant le même art de fleurir
les tombes de nos victimes
savons-nous quelle mer à marée basse
laisse ce sable sur ma cervelle
crissant sous les pas de cette inconnue
qui me fuit l'âme en fleur.
Elle est aussi fluide
que l'huile de ricin
quelle que soit la lampée
que j'en prends
je ne vomirai pas la grenaille
qu'il eut au ventre avec la mort !

Le nirvana ! le nirvana !
Hosanna ! hosanna !
Cette âme bannie clapote
tout le long du roulis !
Tous les yeux s'arment de socs.
Au loin après le ressac
la forêt gorgée de lait suppure
Une libellule étonnée bat des cils
que l'on déporte même les ornières —
Et que dire des semences ?

Chaque fourmi a sa charge de grains
pour d'interminables déroutes
déjà la route rompt les pieds
plie chaque ombre au niveau du ventre.
Tous les yeux s'arment de socs ;
un lézard glousse d'hésitation ;
Je ne parviens à tatouer
sur mon nombril
que ce à quoi me liait
mon cordon ombilical.

Cette origine-là
est par trop viscérale.

Soleils et pigments
désormais sans douleurs
dissolvent cinq petits pains d'orge
mais des nuées d'oiseaux
après la becquée du grain
posent sur un itinéraire
des fientes qui sont semences d'arbres
et la brousse à nouveau vierge
couvre de son ventre pur
notre retraite aux flambeaux.

La mort à l'usure à peine vivant !
Non. Mon cœur ne vous fera pas vivre
deux fois chaque nuit de sabbat.
Soudain le soleil prend un masque
où les sabres turcs figurent les yeux
d'un visage à nouveau vivant.

Le désir me ferme les yeux :
mon ventre tombe du sommeil
éclate sur une masse d'hommes
Il devient une source
tout au long du flot
Il les rassure
et doucement il les mène à la mer.
Là, toutes les agapes qui sont sur des écueils
depuis les caraïbes, qui sont sur les amers...
Depuis, les neiges du Kilimandjaro
éclaboussent les bouches.
Dans le sable il y a les miettes
de leurs ossements blancs
qui pour les moellons font les parois
de l'œuvre plus charnels.
et mon amour du corail un spiritueux
qu'on ne vous prescrira jamais
à ce festin
si ce n'est pour un levé de boucliers !

LES CORPS EN FRICHE

Je pense à un livre
qui sent le cœur
où rien ne vocifère
où tes cheveux moussent
à mes pieds.
O faites-moi un toit d'ardoises
de vos mains pieuses !

Laissez-les là où ils sont en friche !
Ils se crevassent. L'eau les éboule.
Les iris les peuplent d'yeux stériles.
Ah ! lâchez les ventres à la trousse
de leurs ombres qu'assaillent les flammes.

Que l'amour maternel
ne reprenne jamais du ventre
le corps qu'il donne du ventre...
Que le cordon ombilical rompu
le lien soit deux mains nouées
que l'on dénoue avant l'agonie...
A quoi bon rêver d'un ventre
qui soit aussi une tombe chaude ?

Il ne sert à rien
de faire comparaître ici
la mer
qu'on la laisse rouler ses hanches
sur toutes les plages
à l'envie des négriers !

Le ventre et la dépouille
désormais sans dialogue
perpétuent l'état de friche.

Alors qu'il soit question de soc !
Qu'au profit de la nuit
le soleil reste acquis
que l'œuvre assaille
la chair saignée de neuf
par ces éclats de sel
jeté au feu du pardon.

L'amour qui soumet désole
l'amour qui libère condamne :
On voit d'ici de quoi mes lèvres
sont lourdes — de nuit —
sinon lippues de douleur.

A quoi bon rêver d'un ventre
qui soit aussi une tombe chaude ?

Au coin d'une rue
j'avais un brasero
et redorais les baisers
que ma rengaine promet tant
qu'il me vient cette haleine de mourant

On ne me compte plus
parmi les volcans...

Le ruissellement
obstinément lent du sang
partout où l'homme est passé
montre que toutes viscères dehors
le signe augural tue d'être vu.

Parce qu'avec des pointes de piments rouges,
j'eus l'idée de tatouer le soleil
afin qu'il soit de ma seule tribu,
le ruissellement rutilant du sang
inaugura l'ère d'un autre déluge
où des yeux lustrés par un désir triste
pleuvront sur ce ventre
que ma main jusqu'au pubis
ne protégera déjà plus du mal d'amour !

C'est ainsi que le corps
pour lequel onctions et massages
furent prescrits — du dedans les termites —
du dehors les limaces perlèrent
sans combler les crevasses d'ordures.

Au-dessus de l'œil
l'eau crève les bulles
Un nuage rouge noie ma chevelure
jusqu'au crâne
Un ventre perd une lune après l'autre
et s'en va plus précaire
que cette flamme dans mes yeux.

L'horizon ne laisse plus rien passer.
Le soleil a les tatouages de ma tribu.
Je jette dans ce puits
la clé des sources de nos maux.
Je n'ai plus rien à immoler.
Je perds en bonnes chères
mon dernier soupçon ;
mes bras sont onctueux :
je les tends à tous les horizons
un mur d'anciens ossements se lève,
chante au pas cadencé un chant des partisans.
A ma droite un pan cède
il tombe sur mon ventre
avec ce déluge d'yeux tristes.
Chacun meurt comme il peut
moi en rêvant de corps en friche
à labourer du cœur !

Ma naïveté, c'est encore un
monde à parcourir à genoux
dans les orties.

La mise en scène indique
qu'à partir du cœur
tracer la parabole du chemin
pour la sagesse des regards.

Face au cri de l'âme
que je renonce à faire chanter,
dans le fruit des mains perdues,
faire partir le cercle
qui enferme le péché dans la chair,
le fermer sur lui-même
pour résoudre les âmes
aux silences brumeux
des prairies matinales.

Sont-ils pudiques
ceux qui meurent enlacés
ventre à ventre et froids ?
L'amour n'ayant jamais été
la vengeance que prennent les corps
sur l'âme qui ne s'accouple à l'âme
que dans le feu du désir...
Pourquoi le sang m'a-t-il jeté des sanglots
au visage et au cœur ?

Il a le corps plus chaud que l'âme !

Le drame... — Dame !
Le crime... — A Kin ?
Crime : Fixe ! — Oui, mais
Les flamboyants ploient
Quoi de moins sûr ?

Le drame est joué,
montrer l'ambiance : une salle !
Après le banquet.
Des détritits, des tessons dans une gorge
qui saillent ; des capsules
des mégots humides.
Un courant d'air balaie le jasmin
obèse et ventriloque
dans ces murs sans lambris
sanguinolents.
L'auteur sait que le drame est joué
à perte. C'est pourquoi à l'affiche
on le voit sanguinolent
et lent à boire sa patience !
Quand la salle est comble
Un haut-parleur annonce :
C'est joué d'avance !
Rideau — Fini ! Fini !
Il a le flasque d'un ventre rompu.
Rideau.

TORTURES

Avec deux orgelets
deux dans chaque œil
torturez-moi mes yeux !
Avec six gammes mineures
six pour chaque main
torturez-moi mes bras
qui l'enlacèrent folle !
Le cerveau en dahlia
que j'eus de l'avoir vue
nue dans les langes bleus
de ce matin désaxé
qui tond le soleil même...
Quoique dahlia ce cerveau crie :
torturez le cervelet :
qu'on y branche deux électrodes !

Qui est couvert de fleurs blanches,
la nue en flammes ?
Je puis rire du cœur
pour contraindre le sel à l'eau
l'eau qui nous berça
herbe, algue ou voyant
ou ce ventre à la dérive
dévoyé par cinq continents
à la dérive. A la torture !

Ce vieux pus dans l'abcès de ces yeux
qui nous suivent, crie :
le fleuve n'est plus ce coq
chantant le glas qui de nuit
colportait bonne haleine aux vivants
jusqu'à la mort du corps
dans le cœur du voisin
liant au matin noir
l'éclat de leur denture
sans carie ! Noir ! Ah ! ce luxe !

Avec six cirrhoses du foie...
Et puis on fit coucher toute nue
une odalisque lascive
sur une couche de pois de senteur
dans son rêve...

J'entends les orgues ;
Des enfants viennent,
ils se tiennent le cœur !
Des enfants qui suent sur une botte
plus géante que leurs soucis
une botte qui promet à leurs fesses
le merci d'un coup fulgurant
comme le pain.
Torturez toute torture ! — Jamais !

J'ai reçu le sang des femmes
avec le secret des pires douleurs
dans le ventre : mais je me tairai.

Soit : mon âme n'est pas
ce que mon cœur m'envie
mais mes pieds : l'un est bot
l'un est bot l'autre cloche.

Torturez ! Torturez !

Fait-on des nœuds d'une eau
vive ou lasse ou dormeuse ?
Et pourtant
depuis la perte de mes rotules
plus de parvis aux églises
pour la passion du Christ
que l'on joue à huis clos
pas dans le cœur à cœur
ni dans le ventre à ventre
mais chez les juges !
« ... Juges, vous êtes de faux nègres. »
Que le plus vrai d'entre vous
ne se torture jamais !

**FERMEZ LA PORTE,
ON MEURT !**

On ne fuit
que ce que
l'on a perdu (sic) ...
Son âme aussi ?

Tout est déjà en berne dans cette ville !
J'irai au suicide à pas de loup.
Et si une porte close sur un pont
me coupait du reste du monde
je dirai ma prière aux mânes
pour sauver l'âme d'un cannibale
et je boirai le fiel
dans cette eau moribonde
vêtue de jacinthes d'eau.

Je laisserai aux grues d'un port
et mes momies et mes coraux
pendus aux langues filigranes
sur les cratères des bateaux ventriloques,
où balles de coton, sucre au cobalt, cuivre
restent muets aux peines qu'ils ne diront,
où les métaux bouillants sont muets
et ne peuvent mouler le dos de nos mains
ni dire que le vent marin
a le teint de mon père.

Le cœur pille ce qu'il aime
et la génisse est mauve d'avoir peur
et moi si nocturne que je vais à pas
de loup jusqu'au suicide !

Je mourrai avant mon dernier lecteur !

L'AFFICHE

▲

Demain la lune te montrera
du doigt
Et tu seras sanglante
Va seule à la source
te laver les yeux.

La forêt au fond d'une
cuvette.
Ça s'est vu quand une mer
lasse des écueils dont elle
regorgeait,
Est partie
La langue traînant sur le
sable fin
De Loango à Loanda !

Sur l'affiche :
Tout un éclat d'abcès mûr !
Le nom de l'auteur
sanguinolait lentement
fit la queue au guichet
anonyme avec des ronds de bouche
sur le visage !
Et pourtant qui est mieux rythmé que lui
dont les deux temps de la marche
sont fort et faible !
Des lois tiennent sa langue immobile !

C'est tout son drame :
Il l'affiche ce soir.
Sur l'affiche :
tout un éclat d'abcès mûr !

Les bretelles tiennent leurs
culottes.

Ils ne savent des fusils que
les coups qu'ils reçoivent.

Toute la troupe :
plastron blanc, canne noire,
une dentelle d'œillet sapide
sur la bouche sapide
devant la rampe
se jette de plats silences.

Le drame frit des cauchemars.
L'huile est prise dans la moelle.
Le public reçoit des éclats d'huile
qui l'excitent.
L'esprit canaille de tout public
incite à rire sous cape.

Le décor est un cœur fiché
hérissé d'épieux :
c'est la symbolique de l'amour réaffirmé
dans toutes les latitudes du corps.

DES SONNAILLES A L'AME

J'en sais qui perdent leur ventre
de peur de ne pas être le vrai nombril
qui fit lustrale une source
un couteau sans gorge à saigner
un corps sans bail sans plus-value
franc de port !
C'est quand l'humus fait éclore le grain,
et que soudain le ciel roule sur l'herbe
avec des enfants maigres,
emprunte au laurier rose
son rouge à lèvres
précède tout sur le chemin
vend des épices aux nuages
si bien que le cœur éternue
et que le ventre tressaille
à l'idée neuve de l'amour annoncé
et dont on assure que le fruit
n'a nulle part le sceau du sexe...
Donc me tatouer le ventre
à l'image d'un arbre à pain !

Qui s'étonne qu'un couteau
n'ensanglante pas une source
dans le giron d'une mère douloureuse ?
Il n'y avait plus qu'une eau morte.

Afin que mon poème soit celui du sang,
je m'arme d'un couteau.
Qui tuer à l'appel du sang ?
On n'entend plus l'appel,
il est tout couvert de cataractes.

Le couteau ne répond que par le vif-argent
d'une nageoire silencieuse dans le flot
que repousse le sable enfin revêché,
enfin économe de mirage et de fossile.
La mer est loin du corps qu'elle hue !

Est-ce seulement une trahison ?
Le destin ne trahit que l'homme
qui n'en fait qu'à sa tête.

Dans quel giron tiendrai-je ma tête au frais ?

Dans ce giron,
près de cette source —
mais, non !
C'est là que le syndicalisme
me lâche la tête ;
et je tiens pour invraisemblable
que l'eau me trahisse aussi
parce que vous pleuriez
la flétrissure d'une jacinthe d'eau
que j'avais en sautoir
sur le corps —
C'était le signe de mon mandat politique
Cette fleur à mes basques ?
Parce qu'elle me vient tout au long
de cette eau ?

Je me fais des plaies
à salir l'eau qui me lave l'âme.
Vous étiez droite comme la main
que j'avais sur le courant du feu
qui divise chacun de nos corps
en pétales de nénuphars
partout où le ciel plombe les horizons
qui auraient pu m'ouvrir ce giron-là !

Je boirai l'eau : je glouglouterai
à demain ma tête
Qui a au bas du ventre ce giron-là ?
qui a au bas du ventre ce giron-là ?

Il arrivera que je porterai ma tête
au mont-de-piété
comme ce ne sera pas pour une trahison
aurai-je de quoi m'offrir ce giron-là ?

Qui a au bas du ventre ce giron-là ?
Il arrivera que je porterai ma tête
au chapelier
qui me l'ornera d'une calotte glacière.
En attendant, je suis seul à dîner :
oui de sardine au fenouil
du cresson aux grenouilles...
Faites taire ce chien !
Répétez, s'il vous plaît —
Je préfère je ne sais plus quoi
quoi de volatile...
Oui, des sardines
sur du fenouil
pas de corps gras
mais des filles au corps liquide
bénédictine qui boivent sec le gin
Rien de vert essentiellement :
Brouter, obéir, non non et non !

Rien que des sardines
sans tête — même !
Ça ! Des scorpions, non !
L'opium plutôt que le homard
à l'américaine — des sonnaillles
en avez-vous à l'âme ?
Moi, si des sonnaillles cubaines :
Négro bembon, négro bembon !
Glouglou glouglou c'est noyé,
c'est ça les caraïbes à la cubaine !
Une mer qui vous bouscule
les entrailles par le nez.
Garçon, un petit sec d'anjou !
Ajoutez sur l'addition
ce que Guillen doit à Lorca
Je paierai le tout d'un rot
d'un rut, mais, est-ce le goût du sang ?
Attendez, connaissez-vous quelqu'un
qui ait eu au bas du ventre ce giron-là ?
Vite : le Katanga est à vous !
C'est vers les sources du Congo.
Vous ne voyez pas, non ?
Alors il arrivera que je porterai
ma tête au mont-de-piété !

Les flamboyants ploient,
Moi, je vais d'un chant à
l'autre en tâchant de vivre
sans mourir suffisamment
afin de laisser passer l'aube
s'il doit passer sur mon
corps.

C'est joué !
Je coltine un visage habillé de pétales.
Le quai attend le train
salle des pas perdus.
La guerre des étrennes
sort des corps aux bras longs.
Je loue ma peau ;
Le nuage qui passe fait un pied de nez au soleil
ce jour de la saint Sostène et perle.
Ah ! si j'avais un zeste de citron
dans ma langueur et des sonnailles à l'âme !
Vous verriez, sur des échasses d'or
haute ma voix encerclant d'eau un oasis.

Tout mon pays est là nullement de cocagne.
L'ail sur la savane arme deux ramiers
d'un même dégoût à se baiser du bec !

Notre vin musical
dans la pluie de décembre
ma chambre sans mousse
sans oiseaux siffleurs
projette un cadastre à froid
sur mon nombril perdu
dans ces tatouages
du ventre de ma tribu.

Il faut que je me refasse
selon ce que ma tête me fera...
Ah ! repos à ma conscience !
Je suis libre de flâner !
J'avale des sabres, je mens
je me mutile avec une guitare andalouse
Je me berce à jouer de l'arc-en-ciel
Et puisque tout est musical, politique,
prostitution, paresse, négromanie
trahison
je suis jonas dans le ventre
de mon amour à genou et pieux
où je flâne
le nez contusionné !
Mais l'âme en érection !

Après tout,
la solitude au cou
ou des sonnailles à l'âme
le poison est le même !

Ah ! je puis être votre très humble serviteur parce
que par cette crevasse dans votre ventre s'échap-
perait le chant de mes tripes, plus cruel que ces
insolations sur ce continent où même l'herbe est
crépue aux flancs des savanes quand la tête n'a
que la teigne pour parure dès la nuque jusqu'aux
lobes frontaux...

Qui sait quand n'ai-je plus eu
d'eurydice à mon chevet ?
Ce fut quand je me suçais les doigts de douleur.
Ce fut quand se refroidit le sang à blanc et même
en neige et pour quel abandon ?

Mais est-ce le foie ou la foi
qui m'empêche de dormir
ou de mourir la gueule ouverte
dans les marais où le manioc rui
pourrit l'audace d'un cannibale ?
Ce ne serait jamais que mon âme en pâture
qu'il voudra !
Mais a-t-il le cœur incivil ?

Le foie pour quel excès de vin ?
La foi en quel corps en holocauste ?
M'en laissera-t-on voir le ventre ?
Non.
Rien que ces lits embaumant la punaise ;
Rien que ce soleil pressurant l'humus ;
dans l'arrière-cour d'une négropole ;
Rien que la négromancie des amers, Abîmes ;
Rien que la cirrhose patriotique du foie ;
Rien que les coudes obtus de fonctionnariat :
Je me soumets
Je me convertis
Je ne dormirai plus la gueule ouverte
sous les parasoliers
dans mes labeurs.

Une goutte d'eau qui manque
est plus lourde à porter
qu'une étoile vacillante
dans l'eau de ce puits
au bord de tes lèvres !
Femme femme femme
Le sang a ses abîmes !

D'UN CHANT A L'AUTRE

Le rire est le seul uniforme
que je n'ai jamais porté
en haillons dans les orgies !
Il gardait mon cœur
contre mes appétits d'ogre.



Je cours d'une aube à l'autre.
Je cours d'un chant à l'autre.

Des lions gardent les prisons du corps.

Je ne veux pas de chambre nuptiale ni
mourir sur un sein tiède ni
manger de nouvelles laitues ni
en sirotant le sang au cinname ni
envier aux silures la vase électrique
à leurs moustaches de poissons-chats ni
nier aux coraux les ors versatiles
des tournesols qui sont stupides ni
passer outre ce corps humide de silence !
mais je ne suis plus solvable
mais on spéculera ma poésie en bourse
Ah ! repos à ma conscience !
Je suis libre de flâner...

J'allais vers ces voiles sur la mer
des beignets à la cannelle
sur mon poitrail de minotaure gluant
Non.

Je veux être un théâtre poétisant l'humus.
Je voulais un corps légal.

On me salue à coups d'œillères
parce que moi aussi
je vais mon chemin dans les dédales
que les délires colorent au thym.
Je ne sais qui m'écouterà
même si je clamais aux enchères
cet amour dépareillé que j'ai du vin
Quand fut-ce,
quand ceux du bélier
me prirent pour cible
allant jusqu'à me peser mon cœur
pour voir si je ne le passais pas
en fraude bourré de stupéfiants
au bureau de douane de cette aurore !
J'allais vers les voiles sur la mer
par moment gluant de soleil
quoique minotaure
mais jamais l'astre de personne
quoique minotaure !

Personne ne m'ouvrira le cœur
par crainte du sang qui en bondissant
jette l'âme au sol.
Est-ce de la mienne que l'on a cure ?
mais non, de celle d'un rat dans mon corps
Et ils sont parfois juges
Et ils ont du sucre dans l'ombre
qu'ils jettent sur les chiens ;
Ils surprennent ma bouche dans le vin
jamais ma tête dans un giron
qui la rendrait plus reptile
dans la danse du ventre
sinon plus chantante à porter
même en marchant à pas de loup
vers ces voiles sur la mer
ces voiles qui pavoisent : blanc !
pour mon suicide.

Je permettrai d'abord
que l'on me rompe l'épine dorsale
devant le pape et les licteurs !
Mais, à quoi bon ! mon ventre ne sera plus là pour
lever la main et jurer
qu'il ne dira que la vérité,
toute la vérité, à savoir :
que je n'ai jamais eu de trace d'amour sur mon
ventre !

La lumière n'a pas suffi
au destin le plus en vue
dans notre ville ou ailleurs.
Alors il me faut parler au couteau
le langage du cœur que le cœur conspu
A jet de pus sur mon âme.
O mon paradis aux mains pieuses,
j'ai tous ces fils de fer barbelés
dans l'âme et les pieds dans un rêve
où les calices débordent
du sang d'un christ en pâture
aux juifs de cette foule.
Je n'arrêterai pas d'agonir
nègre juif blanc cubain !

« Le Dernier des justes »
(Schwarz-Bart)

Un peu plus de pénombre :
languir en silence en son cœur ;
mourir la gueule ouverte
sur un tombeau moins creux
que ce ventre que je traîne
d'un amour à l'autre !

J'envie ceux qui tombent finalement sur le dos
ventre en l'air à l'air
rond !
Et pleure ceux qui tombent finalement
sur le ventre
dos à l'air en sol...
soldat !
Parmi ceux-là, celui-là
son cœur puera-t-il l'ail
plus que le reste ?
Il reste de lui un nom
qui m'empoisonne plus que mon cœur
que je donne et que je redonne
sans que ceux qui tombent
ne le reprennent jamais
d'une façon ou d'une autre
du dos ou du ventre
ou de l'épaule en l'épaulant !
A quoi bon être de ce monde
je m'en irai en paradis
dans mon auto blanche
à cent soixante à l'heure
après avoir bu la ciguë
et non après avoir vu un ventre
qui me console de la tristesse du mien !

Voici sur ma bouche le plus vieux chant de
débâcle !

j'ose cela alors que le monde est à l'heure atomi-
que et que hiroshima aura toujours des vérues
aux fesses quoi qu'on en dise

et sur le sexe des anges !

« *Je t'aime je t'aime je t'atomise* »

et puis dieu — je t'en fous

mon poing sur le crâne...

Passons : comment veux-tu voir mon ventre ?

Au profil il avait le bec

de mon hernie ombilicale ;

de face, il fut rond

comme ces chats dans les gouttières

dès que la lune les rappelle aux amours

noires de l'autre lune

le dos rond, le ventre creux

Voilà sur ma bouche le plus vieux chant de
débâcle ! Allons enfants... dieu sauve qui peut !

Je sais que moi je finirai prophète

ou jonas dans le ventre de mon amour

jamais paillard au vatican !

Je hais ces sadiques
de l'amour pour l'amour :
Dos à dos —
à confesse !

Le monde refait à mon image
le serait à l'eau de Cologne

Mais voici mon ventre dans trois cercles
de cendre chaude et fumante
afin que le feu d'aucun sexe
n'y vienne le souiller.

Dès que chacun boira sec
le cuivre en fusion
le katanga me soldera
un denier l'âme pour la dîme !
Mais qui a mon ventre ?
Qui a reçu l'ange gabriel en annonce ?
Me condamnera-t-on pour bris de cœur ?
Sous le signe de quelle constellation ?
Qu'une voix postillonne dans ma mémoire
serai-je dupe de laisser
qu'elle me noie ?
Je me laisse vendre pour sauver le monde !
Jamais !

- Comment fais-tu pour vivre sans
amour
- avec des idées de suicide,
la galère a de quoi voguer
- mais sur quel raz de marée !...
- Oh ! tu sais, la chair...

Le monde refait à mon image
le serait à l'eau de Cologne.
avec des flon-flons en parure
ou jamais !
Il se peut qu'à coup de lèvres
je force les portes du paradis
que j'y sois reçu par toutes les oreilles
enfin dressées sur des socles d'or
pour mieux entendre le message
congolais que mon âme apportera là
entre deux pierres chaudes de piété !
Certes, mon haleine est plus teinte
que mon âme qui n'a que le sang
le sang qui menace de jaillir en cris
dès que les coqs acclament une aurore
et que le vin reflue avec ce hoquet
que j'ai à la vue du moindre calvaire.

Le supplice donne des feux, ce soir,
un autre fruit qui casse la langue.
Après le feu, serait-ce le paradis ?
Il faudrait déjà que je perde mes lèvres
à la suavité du sel dans tes yeux
et que tu rejettes à mon cœur
déjà mutilé d'un ventricule à gauche !

Je confesse :
je me suis déjà fendu le cœur,
à la hache !
à ce cœur qui me tourne le dos,
à jeun même !
à cette envie de tabac gris
ou de traite !
Il se peut qu'à coups de lèvres,
le paradis aille en sang
me faire un feu chez les gitans
à moins que

votre cœur et le mien
aillent exsangues...
aillent exsangues...
aillent exsangues...
sais-je où
non, plus où !
me laissant mes deux lèvres
de douleur bien lippues
de douleur bien lippues
Je confesse :
Je me suis déjà fendu le cœur
à la hache !

SOUS LE CIEL DE SOI

**Dessiner certains cœurs à
l'encre de Chine.
Leur donne plus de couleur.**

I

Le ventre tremble,
le déluge approche :
Quels corps brader
Noé ! Noé !
Celle qui protège
son ventre de ses mains
vaut moins qu'un éléphant
La chanson dit :
ça trompe ! ça trompe !...
Ma mère m'a bien dit :
une vie à deux mains
vaut plus qu'un cœur
à quatre pattes... !

II

Le ventre tremble
le déluge approche
Suis-je bon à brader
Noé ! Noé !
Certain brandon
n'éclipse point l'aube
qui point dans mon chant
C'est moi qui tire
sur les viscères
de ce ventre qui tremble
pour mon pardon.

III

— Que fait-on des savanes ?
— Qu'on les lacère à sang !
On ne change pas de programme :
Demain, lever du soleil
à 6 heures 53' 01" !
Et sur le pourtour de ma tête,
en étalon,
Le congo sera libre
d'émettre sur toutes les ondes :
Le mot d'ordre est de vivre
le cœur à gauche !
On ne change pas de programme
parce qu'il est venu.
Tous furent Hérode
à ne pas voir parmi les flamboyants
— Quoi ? — L'étoile !
— Qu'on les lacère à sang
A Kir ce peuple et non à Kin !
— Que fait-on des savanes ?
— Du savon, des bouches, tout,
mais pas un pli à l'âme !
« A cause des trois crimes de Kin
et même de quatre
je ne révoque pas mon arrêt ! »

IV

Et je serai de la résurrection !
Et l'on portera mon âme sous un dais d'or
dans les foires les nuits d'équinoxe.
Puis un orage d'ongles racornis au feu éclatera
dont les éclats me troueront l'âme !
Et je supplierai qu'on m'aime debout !
Afin d'être de la résurrection des corps
parce que j'aurai été le pain et le levain
sinon ce fleuve de joie pour un cœur
multipliant mon cœur dans le pardon !

V

Qui caresse un poisson-lune
a le sang sur les mains.
Des mains soporifiques,
c'est ce que moi j'appelle
l'apostolat du lin de ce drap
Drapez ! drapez ce corps de ce bras
Et si la lie de ce vin
ne le lie au lit d'or
C'est que ce corps est mort.

Mais je serai de la résurrection !

Mets

Les rides de ce cœur au
nombre des ennuis

Se mesure et luit

La mort noire aux coups
sûrs.

Je mange les entrailles
de mon pays maudit.
Je n'ai rien acquis du gouffre.
Le plus tard sera trop tôt !
Pas le temps de faire fortune
dans la vente des hibiscus.

Que vont brader
les tam-tams aux biches ?
Dans quel œil
la jungle a plus pleuré
que dans cette cuvette
qu'on ne verra sur la tête
d'aucune femme, à moins
qu'elle n'eût jamais
un ventre à vendre :
Une conga, les spasmes !

DANS QUELLE NUIT ?

« A cause des trois crimes
d'Israël,
Et même de quatre,
Je ne révoque pas mon
arrêt —
Parce qu'ils ont vendu le
juste pour de l'argent et le
pauvre pour une paire de
souliers. »

(Amos, 1, 2-6.)

Des congolais
aux bras d'anguilles
des congolaises
ont dansé
la conga
en se cherchant
dans leurs mains grasses
un mont de vénus
praticable
à jeun !

Le vin voudra-t-il de mon âme
qui sait ? Mais
à quel cœur ai-je pendu mon cou ?
Qui sait ? Mais,
Est-ce de l'œsophage
Que le chant coule
ou du ventre lardé ?
Laissons là le chant ou le ventre.
Mettons-nous ça dans la tête :
Le cœur jette le sang
aux yeux de celui qui voit le crime
Or le crime est partout
dans chaque lampe la nuit
qui épie une étoile.

Ceux qui m'aiment m'ont épié
et pillé et pilé le corps
à la grenaille de leur abandon
à faire de mon corps une passoire
qui laisse tout faire au destin.

Et pourtant mon congo est là :
Dans cette hydrolyse.
La bonne formule suffirait :
Cinq et deux font sept
Le chiffre d'or
et la fin des peines du monde
Et ce nom-là en guise de clé
à toutes les bouches ouvertes
au large éblouissement du corail
Je mets ton nom sous une fleur
Sous quelle fleur ?
Sur quelle pierre ?
Dans quelle main ?
Dans quelle nuit ?

Je mets ton nom sous une fleur
sous quelle fleur ? Sous quelle fleur ?
Je parlerai :
D'ossements englués
sous l'humus tissant des mailles.
Sous quelle fleur ? Sous quelle fleur
pleure une vertèbre ?
A Kir et non à Kin
A cause des trois crimes
et même de quatre...

Je mets ton nom sous une pierre
Je ne sais plus comment me tenir le cœur,
Le chemin est depuis en chair battue
pavé de morts qui soliloquent,
tristement, du ventre humide.

Ce pays a la teigne à la nuque.
Ce pays ne retient des marées
que des méduses ; au milieu des méduses
Je mets ton nom sous une fleur !

LES CORPS ET LES BIENS

Je condamne l'homme
à perdre le mépris
de soi-même et la folie
des femmes qui le perd.

Le devin :

Je ne sais plus sous quelle terre
protéger mes morts
contre la précipitation
de ma course au bonheur
afin d'être comme eux
immobile des membres
prêt au pardon, comme eux
docile à ma mort.

L'arpenteur :

Je sais des kilomètres de cœurs
difficiles à franchir d'un bond
parce qu'il faut se perdre dans la foule
afin que l'amour demeure chaste
ou la pierre sur notre dos d'homme
ou la croix sur l'épaule d'un christ
à toujours promettre à l'homme
en rançon, à cause de la mort !

Le constructeur :

Je sais que le feu est une pierre précieuse
dans l'oasis où l'on déplore
l'absence d'un coq dont le chant
donnait plus de feu à l'aube :
Il faut s'éteindre à petit feu !

Le poète :

Je vais d'un chant à l'autre
comme d'un amour à l'autre
d'une seule vie d'une seule mort.
Je vais d'un cœur à l'autre
d'un seul corps d'une seule âme !

Le soldat :

Mon feu de brousse n'est même pas l'enfer
ni l'envers de ce poids de sang
que le soleil rend lourd à porter
jusqu'au cœur des totems d'acier
dont la bouche plaquée aux portes des villes
crache des eaux qui tombent
en neige ou cendre...

Le poète :

Je vais d'un enfer à l'autre
Le christ m'eût absout de tout mal
en trouvant mon sang dans son ciboire
et non le sien tellement plus léger
que mon rire, depuis neige ou cendre,
d'un deuil à l'autre...

Le soldat :

Trêve de chant ! La fosse commune
c'est déjà l'idée du martyr
qui vient à la bouche avec le sang
d'une mort ou d'une autre

Le poète :

Je fais un feu d'artifice
de tous mes membres en jappant
en broutant sur les pierres tombales
la mousse ou les lichens.

Le soldat :

La lune eut sa réplique
sur mes larmes...
Le sein d'une femme est bon
comme le lait dont je me mouille le ventre
à tellement ramper dans la mousse
et les algues...

Le poète :

J'ai toisé la mer
en coulant à pic
J'ai toisé la mort
en vivant à fond
dans chaque interstice de peine
dans ton ventre et parmi les viscères
et parmi les épaves échouées !
Mon chant microscopique
a-t-il armé l'hydre de lance-flammes ?

Le soldat :

Je rebaptise Varsovie, Varsovie !

Le poète :

... Et je vais d'un chant à l'autre !
D'un deuil à l'autre
de tous mes membres en feulant !

L'arpenteur :

Vous avez tué votre bouche
à coups de dents grises de honte.
Je savais qu'à cette source-là,
l'eau qui vous venait à la bouche
était amère et verte de vomissures...

Le soldat :

Je savais aussi
que j'aurai beau avoir des tourbillons
de sable crissant sous la peau
on ne me déshabillera pas
même pas pour le baptême.

Le poète :

Un autre christ me chassera d'un temple
en me voyant les pieds nus et sans or
au concile ou même au Katanga !

L'arpenteur :

Le cœur est plus docile à l'or
qu'au sourire d'une libellule
qui chante au bord de cette source
dont l'eau vous fut amère et verte au goût
parce que vous vouliez aussi
que la lune fût à vos genoux
ronde et sans muscle
comme ce peuple à qui
l'on enlève une à une
la plante des pieds
sous leurs yeux !

Le poète :

Il ne se laissera pas faire.

Le soldat :

Dans leur pharmacopée
cette eau verte a été leur urine
sur leurs plaies
qui navre toute bouche
dont les dents sont grises de trahison
Le messie qui vient dira
que je dis vrai !

L'arpenteur :

On parle d'amour
on oublie le pain du peuple
dont la haine est le plus sûr levain,
pour son pain quotidien.

Le poète :

Vous avez tué votre bouche...
Non. Il ne se laissera pas faire.

L'arpenteur :

Comme j'errais
sur une bouche sans pollen,
Comme j'arpentais
le cœur déjà pouilleux
je tombais sur le ventre
Et ce fut un horizon de bras démis.

Le poète :

Rien n'explique le silence
de ce sang.

Le soldat :

La demi-mort
non.
Le froid

Le seul

**Nu de toute vie
mort de la bouche et des reins
quand passe une femme
qui a les yeux en fleur**

Le poète :

**N'a pas le Graal
ni chasubles d'or
qui n'a pas le ventre en creux
sous l'assaut d'un char d'assaut
ni la nuque humide dans un calice or
en main le Graal**

Le soldat :

Qui le quête
sème l'or
dans un crâne ouvert
par un éclat de cœur.
Certaines fleurs des charniers
ont l'essence affolante
des chairs sous les seins
des vierges mortes,
le ventre ocre
qui quête le Graal !
Où leur sang fit merveille !

L'arpenteur :

Je ne quête pas le Graal
mais mon sang dans les rigoles de Kin
dans ce calice enfin mon Graal
aux chevaliers de la prochaine table ronde
Je ne ris pas !

Epilogue

Qui vivra
Verra le Congo
A cheval sur le Congo
ou flottant parmi les jacinthes d'eau

LE VENTRE RESTE

Certes le ventre demeure chaste
sous un trésor d'os blancs
puis ouvert au chant d'un combattant
perdu corps et biens
dans les flammes de sa passion
Comme à Mont Ségur
Comme ailleurs où
un festin de corps en friche
invente des tortures.

A l'affiche du spectacle qu'on en donne
on entend des sonnaillles qui ferraillent
d'un chant à l'autre
sous un ciel à soi
quand on ne sait plus
dans quelle nuit furent perdus
les corps et les biens d'une couronne
tout dans le dos et sur l'échine.

Certes, il reste le ventre.
Est-ce plus souillé que chaste ?
A cause de certains bris de cœur ?
L'amour pour l'amour
est aussi désolant que le reste.

Mais l'amour pour la vie
celui qu'on donne du ventre
la terre s'en charge
Dieu merci les voyants tombent
le plus souvent sur le dos
le plus souvent les bras ouverts
le plus souvent
le ventre face au ciel !

LE PAIN
ou
LA CENDRE

LA CONGA DES MUTINS

Lumumba
Comme rumba, conga !
Lumumba
Comme rumba, Congo !

Dans Kin-la-Violente
Les reins s'affolent
On a beau les tremper
Jusqu'à la ceinture...
De conga rumba
Congo !

A Kin
Vienne le sang de la force
En sautoir sur le fleuve
Congo !
Comme conga
Congo !

Le fleuve a ce pont
Pour les mains
Le fleuve a ce pont
Pour les cœurs
Et lui, il est seul.

Il vole
De Kin à Kin !
De Kin à Kin,
Jusqu'au sang
Il a le sommeil
De ceux qui meurent
Dans ses oreilles,
Il a l'insomnie du pays
Dans son ventre
Piqué d'herbe...

De Kin à Kin !
De Kin à Kin :
Lumumba
Comme rumba Congo !
Lumumba
Comme rumba conga

Que cherchent les mutins
Dans Kin-la-Violente
Des femmes à violer ?
Non !
Est-ce là toute leur violence ?
Ne dansent-ils pas ?

Lumumba, rumba !
Conga !
Comme rumba, Congo !

A ce rythme
sont-ce les nues qui tomberont ?
Ou l'orage qui crèvera
Les corps ?

Un teint de momie passe le temps
et revient à l'audace
Le sang au poing
De Kin à Kin.
De Kin à Kin
Comme conga Congo !
Où les reins se cassent
Est-ce l'Union minière
Le chorégraphe des Mutins ?
Déracine-t-on l'homme
Dont les racines sont ses plaies
Dans sa chair ?

Le bazooka ouvre le feu
Et c'est tout
Or viennent celles qui puisent
Femmes à perpétuer le flot du fleuve
A jet de pilon sur leurs seins
Battant les mains :
Lumumba
Comme rumba Congo
Lumumba
Comme rumba, conga —
De Kin à Kin !

De Kin à Kin
Qu'ils meurent, qu'ils meurent
pourvu qu'ils n'aient pas de tombe !

Sous leur curée
La presse chienne du grand capital
sur le Congo
La presse chienne du grand capital
Glapit

Sur sa curée :

Congo !

Comme rumba, conga !

Congo !

Le fleuve où le sang de la force

En sautoir sur le fleuve

A Kin

Monte.

Ils jettent jettent leurs ordures

Sur le dos d'homme

Que les mutins cherchent à leur tête :

Lumumba !

Lumumba

Comme rumba, conga

Cette nouvelle source

En sautoir sur le fleuve

liera les six provinces

Sinon vive l'esclavage du Congo

Et de cet homme seul qu'on noie

Lumumba
Comme rumba, conga
LUMUMBA
Comme rumba, Congo !

Et que la conga
Ne soit plus une arme de jet
Au cœur de l'Union minière.

7 juillet 1960.

LA MISE A MORT

à Aimée Gnali

Je pourrai dire merde à ma vie
 et m'en aller l'âme en écharde
 on ne m'accusera pas d'avoir trahi
 les hirondelles et les puces d'eau
 mes compagnes par dérision naguère
 les unes sont sauteuses
 les autres sont voleuses

mais voilà je me laisse vieillir
 le cuir et le cheveu à coup de chagrin
 je ne m'en irai qu'après avoir vieilli
 tel le rhum dans un fût de chêne
 l'âme sèche et violeuse
 la bouche sèche et moqueuse

Prêtez-moi votre ami
 sa pipe, ou sa lippe
 sa lippe ou sa pipe

(Laissez-le dormir
 demain, la gueule de bois,
 c'est jusqu'à midi.)

Tu as l'œil qui brille
 Tu as l'œil brillant — aha ah !
 La parole ne pourra plus perpétuer
 le monde. Tu dances la dernière fois.
 Pas de deux twiste le dernier :
 pas ces entre-chats ces entrelacs
 là la vie guigne ailleurs
 Que fais-tu de ta bouche ce soir,
 rien vraiment ? pourquoi ne pas mentir
 la fête aura ce qu'il faut de bris de verre
 d'orage inopportun de coït velu
 de sel sans poivre d'œil sans malice
 et la fève dans la feuilure de la pâte
 agacera la dent. Mourir comme cela est beau
 dans la splendeur sanguinolente de cette
 aurore — Un sursis pour le crépuscule. —
 Mourir sans s'être jamais méfié de la vie
 comme cela est agaçant vraiment...

Tu vas te retrouver devant ta nuque
 avec cette double vision un soleil hâbleur
 un soleil candide et hippy ou bohème
 ou monte en l'air selon que les canicules sont
 nymphomanes ou percluses de pétrodollars

C'est donc qu'il faut rendre la vie :
hypothèque donc sur ces aurores anciennes
ces tessons de la fête au milieu des hibiscus
les hibiscus de cette folie charnelle
qui me fit vendre chère chaque saison de pluie
à la bourse à dors que je te vampe lipide

4

Je me souviens que j'ai été foison
et inhibé de lynchages saisonniers le pied et
la bouche dedans le ventre à jeun. Le grand pied
de derrière la pipe quand le chant est ce feulement
qui vient épouiller l'astre-arche de la dernière chance.

5

Il a fallu que j'aie le soliloque vineux
me permettre le beau rôle
d'aimer ma mort
que je hais qui me cajole
sa bouche est une spirale
je l'ai vue je le jure !

6

Jean est revenu de la guerre mort
il était de la race des solitaires
qui aime dire des blagues à des copains

de fortune. Par exemple : quand tu seras mort :
bouche cousue. — Tiens, c'est vrai. Alors
profites-en. Une parole sèche ne s'ancre nulle part
Bois par-dessus chaque mort si tu veux qu'il fleurisse
dans l'oreille qui t'écoute. L'oreille qui m'écoute ?
Quelle oreille ? — Il y a toujours une qui a honte de
l'autre, alors elle traîne et c'est ta chance d'être en-
tendu. ENTENDU. C'est toute une félicité !

(Excuse je ne puis m'empêcher d'être empha-
tique, tu comprends le monde est de plus en
plus chiche d'élan qu'à tout moment je
relis les évangiles ou les prophètes... Tu
te souviens des verts pâturages — remarque
ça vous dégoûterait des évangiles... ah ils
sont impayables ces nègres : décrétez
qu'ils sont sans âmes et les voilà gospoli-
. . sant à s'en péter la luette de trémolos
douçâtres et vrombissants

Never pass away bis ter bis ter !) Où en
étais-je je ferme la parenthèse. Où en
étais-je ?... Ah félicité.

Le mot à ne pas dire devant qui la mort
aurait pu être cela à condition que... Oh ma
tête, mon dieu, je ne sais plus. C'est bien
ça, j'ai la tête courte de deux doigts ou
d'une coudée. La vie de front, la tête
toujours festoyée sans couvre-feu, il fallait
il fallait la mise à mort le pain le pain ou la
cendre par surcroît d'une rare ration de

terre humide sous les essailles par
des temps suppliciés et par l'homme et par
la femme sans que par leur geste il soit
possible de voir la terre promise autrement
que sous la forme d'un monticule de glaise
en jachère depuis le dernier déluge de
naphte de napalm ou autre défoliant, j'en
passe.

*
**

Eh bien je vais catiner son siècle, ça vous
dit ? Câliner, alors ?

Souiller le parler politique d'immondices
afin que les peuples majeurs se rebellent
en souillant leur mort de sang perlé
d'hydromel, de jus de canne à sucre,
d'huile de noix de cajou pour l'extrême-
onction et que bénit soit le prophète...

« Ceux qui n'ont rien inventé... » ont
aussi perdu la boussole et le dialogue
nord sud et se sont retrouvés enfilant
des perles à perdre haleine

• • Et les voilà bêtes à charognes, morts
sursitaires en catalepsie et dévoyés
festoyant votivement bilieux et l'œil
bilieux. Mais toi tu as l'œil qui fourmille
tu as l'œil qui bande. Quel orgasme ton œil
Ton œil tombe ton œil s'assexue. Eh bien

non ! Tu as un clepsydre dans le nez hi hi !
 il faut t'en féliciter au nom de la patrie...
 Pour quoi te sort-il tous ces morts du
 ventre... La main s'ouvre le cœur monte
 il y a ce qu'il faut de lumière. La vie
 gagne cette partie du désespoir et fertilise
 un désert dans cette tendresse désuète
 que l'on voit à la lune en cette nuit
 frileuse certainement déglutie par quelque
 araignée immonde et rapace.
 Moi c'est tout sauvé mon nombril et la nuque
 La nuque pour m'asseoir dans les limbes
 une flûte aux lèvres l'âme surfilant cette
 dentelle dans ton regard
 l'emme de la dernière blessure
 plaid de lumière femme au corps friable
 c'est sûr ce que l'âme sussure est frais
 parmi les feuillages succulents
 des dits de l'agonie dans ce tabernacle
 Et parmi les vertiges l'or errait
 d'une plaie à l'autre sans s'épouiller
 les paupières ou les gencives
 violant la paix comme une plage de sable
 .. varechs les algues les oursins de sel et
 d'iode
 La mort ainsi que la mer
 dans quelques marais exubérante de pestilences
 .. de silences de cocos de cacatoès de palanquées
 de madrépores maugréant avec trop d'indigo

de soufre de kaolin pour alibi pour géhenne
finalement qu'il était fatalement inutile de
ne pas mourir de se brosser les dents avec
des cauris et des lipides inhibantes.

7

La mort est là souveraine
impériale et démons
elle est cette femme qui veut ma bouche
elle est cette fleur que mon âme couve
elle est cette chair que le serment délie
elle est ce temps passé à se refaire le cœur
elle est ce chemin que je reprends à l'herbe
vainement puisque l'eau est friable ce soir
le temps tombera de ma bouche
mon ombre sera blessante
ainsi parlait qui n'avait pas les pieds en
face des orteils etc., etc.
L'âme à reluire les astres
sur les râles nocturnes de la mer
épicés et même opiacés pour des nirvanas
touristiques apolitiques assyndicalisants
mais jovials mais persiques hollywoodiens
indiens himalayens miens
anciens hi ïïïïï ïïï hi aini
Jamais autant catastrophé par la terre ouverte
jamais ! Ouverte. Ouverte à deux défis la
terre ou la mort, le centre substitué, le

pain larve à larve, la main signe après
signe le plus néfaste est rubis et montre
un pubis opale en ombre chinoise sur les
firmaments où le gras du menton se vend
cher : un kilotonne d'ions dévoyés !

*
**

Mais mourir d'un excès d'atomes
n'a jamais fait de mal à personne
et nous prions dieu qu'il veuille bien nous
absoudre du péché d'impiété juvénile
Il n'y a pas de morale à cela
Mourir n'est pas une morale ni une fin
je crois œcuméniquement
malsain de lapider tel arabe plutôt que
tel nègre dont ce n'est davantage le destin
l'expérience nippone de l'atome n'est pas
fiable on l'a vu.

8

Des ordalies pour carpes soupçonneuses
c'est plus vendable sur toutes les places
à terme même assurait tel économiste de
grand renom qui ajoutait : le pétrodollar
est bien une monnaie de singe. Il ne man-
quait plus que les vipères pour donner le
change !

Mourir n'est pas une morale... pas
une morale... Non.
Bien. Etre. Je suis. Ma morale dans rien de
vraisemblable. Je n'en parlerai pas, mais
j'ai connu des mythologies politiques
sanglantes. Difficile à dire morales ou
pas mais... mais IL Y AVAIT MORT CLINIQUE
CERTAINE ET TOUT.

9

M'en aller l'âme en écharde...
Je vais m'attarder sur ce sein dont le
galbe mon dieu ! Mon dieu ce feu dans
l'échine pourquoi pourquoi cette femme
parodie-t-elle son corps en dansant si
mal la samba le twist le jerk la bossa nova ?...

10

Dire je t'aime et ne plus mourir
rendre ivre l'eau qui lave l'âme
esseuler dieu dans les orties
corrompre la lumière après la fête
dédouaner de quelques rubis l'aube
qui préfigure le pain le vin la viande
d'une noce païenne dans les arbres

Planter un mât de cocagne en bordure de mer
promettre le sel le sommeil le levain
dire je t'aime et revivre debout solaire
La vie de front de tête toujours debout

*
**

C'était le répit, le répit
la terre humide à l'image de ce corps
qui dans la douleur perlait d'hosties
qui dans la joie peaufinait le sang
du grand amour de la grande paix
C'était répit de lumière
et la pluie hennissante à cent décibels
hideuse de crapulerie c'est satan et consort
et les ports du commerce extérieur à la nuit,
devant un sérail de pierre jetèrent l'hallali
en proie aux cigales de l'été
et il fallut la mise à mort
le pain ou la cendre
par surcroît d'une terre humide
La femme dans une moitié d'eau
par clair de lune c'était trop de chair
pas assez d'une bouche à feu et à sang
prophétisant la fertilité des astres
qui toucheront la terre du doigt ou du ventre.

Et puis non.
 J'empoisonne ma vie
 je la laisse mourir
 c'est plus sage.

Pas même l'alibi de la patrie...

Un codicille deux codicilles
 quelques silences à base de graminées
 mes lipides leurs phosphorescences
 les quelques fissures qui me sont venues
 avec l'âge et la nuit

Relativisons. Les grandes questions.
 La dépossession des astres, les grands
 équilibres des astres à solder pour
 quelques aventures désuètes qui ne seront
 plus l'expression d'un acte de foi dans la
 grande Bête dans la grande démesure, dans
 la petite porte. L'homme par l'homme dans
 la folie verbalisante des systèmes les plus
 atrabilaires comme les moins défoliants...
 L'Egypte havre théocratique, c'était le
 choix manichéen la mort et la vie politique

de la planète et tous les scandales
rémunérateurs comme les transhumances
fiduciaires. Mais relativisons !

13

Voilà ce pays s'en remet au crime
la boue et le sang emmêlent trois morts
un prêtre et deux séculiers de la géhenne
le peuple à dés pipés joue et ne s'encaille
pas de ce destin fait de bribes et de rêves
déçous

Socialisme oyé oyé !

Catiner ce peuple de la main forte assoler
sa partie tropicale, remembrer ses hoche-
ments de tête, pratiquer des cautères sur
l'échine ou quelques réformes agraires
propices à la culture des charançons.

Socialisme oyé oyé

La boue et le sang emmêlent trois crimes
inutiles puisque l'histoire n'a pas bougé
d'un iota

Et à nouveau Sainte Anne témoin
impavide sans anathème va d'une homélie
douce

sur le marché de mongali propose
ce grain charançonné de la réforme

162

Ce temps doux de l'or qui ménage tout
est-ce l'encens qui rend onctueux les dos
les rotules et le port des croix graveleux

Allez donc mourir pour un pays qui ne cille pas
qui pratique la jachère à outrance
celle des têtes à épis et des ventres à semences

Un continent à l'image de quel pays sans
mansuétude

14

La liberté sans vertige
sans tête d'affiche sans nom
excise dès l'acné juvénile
ou circonscise à la vareuse bleue
du travail indolore à porter partout
l'anonymat des formules dentaires
qu'on n'a pas eu le temps de répertorier
au fichier central de la police d'Etat

Mourir avant le temps de mourir
la liberté pétitoire de la vie inaliénable

Voici le règne de la barbarie légale
jamais pouvoir plus discrétionnaire
dans l'histoire dans la main des sicaire
contre la vie de tous donné sans contredit

Et je ne me reconnais pas dans ce sang
quand j'ai pris ma vie à tâtons
sans autres armes que celles du cœur
j'étais pusillanime et naïf je le confesse
mais pourquoi sanguinaire et fantoche
soudain inimputable à quelque hérédité
Ah la mort congolaise est sans corps
sans tonus sans protéine pour d'autres vies
dans les zones franches de l'espérance
humaine

15

Il faudra mourir sans le salut de la patrie
Ce soir la pluie est plus noire
ce soir les odeurs de cuisine ne traînent
pas dans les rues, bien sûr il y a le
couvre-feu mais quand même
Ce soir à six heures il n'y avait plus de
bière nulle part ce soir la nuit est
sans certitude
Tu as la bouche moins crapuleuse tu as
l'œil moins bilieux ce soir n'écoute pas
la radio mets ton oreille sur ma tempe.
Ce soir tes seins donnent le vertige
si ce soir j'ai bien envie de me mettre à la
place de tes yeux. Au Djoué c'est l'eau
toujours offusquée qui se cabre qui se

164

révolte mais ici à mongali jusqu'à
 mpila ils gisent sans linceul sans rictus
 sans constat de crime dans l'humus. Ce soir
 le toit de Sainte Anne est plus vert émeraude
 tu as vu. Les moustiques de l'île mbamou
 sont plus hargneux ce soir. Ce soir on ne
 dit rien on n'en a rien dit à la radio.
 Ce soir ce qu'ils disent du socialisme
 est moins vrai.
 ce soir la pluie est collante poisseuse
 gluante lancinante pétrifiante fiente
 chiante et navrante.
 ce soir on a moins le goût de faire l'amour,
 il y a trop de paix ce soir c'est bon quand
 l'air est épicé et un peu tiède. Il faut
 mourir sans le salut de la patrie. Pas ce
 soir, pas ce soir je n'ai pas le vent en
 poupe. Alors ne bouge pas retiens ton
 souffle respire doucement avec économie.

16

La liberté sans peine est une lubie
 les peuples l'apprennent à leurs dépens
 avec des aurores où des cernes collent
 à leurs yeux sans sel et sans eau minérale

..

165

La liberté est censée ailer leur cœur
d'odeur de naphthaline ou de lavande
ou d'eau prise d'ivresse le jarret haut
la danse nuptiale succulente à toute lèvre

* *

La liberté nègre c'est finalement la mort
par contumace. Cependant la justice est
martiale « Juge tu es un faux nègre nègre »
tu n'es plus nègre tu es sorbonnard
cathécumène prolégomène et rien de sapide
qui rende goût de lumière à la jujube à la
caféine à la cocaïne à l'herbe des champs
que je préserve du péché d'orgueil en ces
temps dérisoires...

Liberté liberté chérie ma mienne ma mienne
d'interminables menstrues interdisent le coït
idem la sainteté de Sainte Anne et son échine
frêle et tant d'hématomes à la voilure des
murs qui ferment à la convoitise sa
chasteté lascive

17

La liberté congolaise est mon écharde au
cœur comme moi après Kin le fleuve
s'étrangle d'agonie

Pour tous deux aucune lumière n'est une
onction pour l'extrême survie plantigrade
opiacée, cucurbitacée ou tout simplement
nègre nègre incolore à quelques kilotonnes
près de douleur nègre la mauvaise bête
puante réfractaire à l'idée de la nudité
du sang à bouche ouverte commanditaire
de vaginites pour pubis en quarantaine
dans quelque lazaret en bordure de mer
tiède paludée et la paix chancreuse
doucement doucement avec économie ne vous
essoufflez pas. Il faut mourir d'un mal
dont le siècle tirera quelque vanité : le
congoléther.

Et pourtant Lumumba le disait le congo
c'était la splendeur la merveille nec plus
ultra

Paré de jacinthes d'eau on ne saurait être
plus coquet que ce fleuve. Anne lange-le
d'humus Ah le nègre vous verrez prophétisait-
il

Patrice tu rêvais Patrice tu ne rêvais pas.
Et pourtant libre il se militarise instaure la paix
concentrationnaire avec miradors et
fosses d'aisance pour diarrhéiques et
sommeilleux.

Ce matin par truchement d'embolie
mise à mort du soleil dans l'attente
juvénile d'un destin de clarté imputrescible.
Moi je renonce à cette mort
je m'en vais
adieu la fertilité de la lune et son
regard de momie
adieu ma peine !
j'ai la bouche rouverte à toutes les
oraisons
adieu ma bouche
je n'empoisonne plus ma vie
je la reconstruis autour d'un rayon
celui qui va du cœur au dehors où la nuit
n'est plus plantigrade où la nuit n'est que
la nuit
adieu !

Mars 1977.

TABLE DES MATIÈRES

LE VENTRE

Le Trésor	11
Chant pour pleurer un combattant	27
Comme à Montségur !	43
Le Festin	53
Les Corps en friche	65
Tortures	73
Fermez la porte, on meurt !	79
L’Affiche	83
Des sonnailles à l’Ame	87
D’un chant à l’autre	99
Sous le ciel de soi	111
Dans quelle nuit ?	117
Les Corps et les Biens	123
Le Ventre reste	135

LE PAIN OU LA CENDRE

La Conga des mutins	141
La Mise à mort	149

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Le Mauvais Sang – Éditions Caractères (Durocher) : Paris, 1955.

Feu de brousse – Éditions Caractères (Durocher) : Paris, 1957.

À triche-cœur – Éd. Hautefeuille : Paris, 1958.

Épitomé – Oswald – SNED : Tunis, 1962 ; Pierre Jean Oswald Éditeur : Honfleur, 1962 (Coll. « L'aube dissout les monstres »).

Le Ventre – Présence Africaine : Paris, 1964.

Arc musical, précédé de la réédition de *Épitomé* / Introduction de Claire Céa – Pierre Jean Oswald Éditeur : Honfleur, 1970 (Coll. PJO Poche).

La Veste d'intérieur, suivi de *Notes de veille* – Éditions Nubia : Paris, 1977.

Le Pain ou la Cendre, précédé du *Ventre* (réédition) – Présence Africaine : Paris, 1978.

THÉÂTRE

Le Zulu, suivi de *Vwène le fondateur* – Nubia : Paris, 1977.

Le destin glorieux du Maréchal Nnikon Nniku, Prince qu'on sort, Comédie-farce-sinistre en 3 plans – Éditions Présence Africaine : Paris, 1979.

Le bal de Ndinga, in « L'Atelier imaginaire » animé par Guy Rouquet – L'Atelier imaginaire/L'Âge d'Homme : Tarbes, 1987.

ANTHOLOGIE

Légendes africaines / Introduction de Tchicaya – Éditions Seghers : Paris.

ROMANS

Les Cancrelats – Éditions Albin Michel : Paris, 1980.

Les Méduses ou Les Orties de mer – Éditions Albin Michel : Paris, 1982.

Les Phalènes – Éditions Albin Michel : Paris, 1984.

Ces fruits si doux de l'arbre à pain – Éditions Seghers : Paris, 1987.

NOUVELLES

La Main sèche / Recueil – Éditions Robert Laffont : Paris, 1980.

L'Enfant de Mopti, in « Le Monde Dimanche », 30 août 1981.

La Thèse, in « Le Monde Dimanche », 15 mai 1983.

Léon le Verni, in « La Croix ».

Le Mauvais Présage, in « Le Serpent à Plumes », 1994.

Je fis un rêve, in « Europe », octobre 1991 (n° 750).

L'eau à contre-jour / Recueil inédit.





Achevé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)

N° d'Imprimeur : 39323 - Premier dépôt légal : 2^e trimestre 1978 - Dépôt légal : juin 1999

Imprimé en U.E.

Le Ventre parut pour la première fois en 1964. L'Afrique venait à peine de conquérir son indépendance. Mais face aux jeux obscurs des forces impérialistes provoquant dans nombre de pays africains, singulièrement au Congo, des antagonismes politiques, des querelles intestines et des luttes tribales, il était devenu difficile à quiconque s'est trouvé mêlé au drame du peuple noir, de garder le silence. *Le Ventre* fut alors un cri de douleur et un chant de deuil. La figure de Patrice Lumumba, martyr de l'indépendance congolaise, qui sert de toile de fond au recueil, conférait à la parole du poète une dimension tragique. La réédition, fin des années soixante-dix, par Présence Africaine, de *Le Ventre* enrichi des deux poèmes inédits, « La Conga des mutins » et « La Mise à mort », réunis sous le titre *Le Pain ou la Cendre*, s'imposait donc. Aujourd'hui, plus de dix ans après la disparition du poète, on verra que le cri de Tchicaya u Tam'si n'a rien perdu de sa force et que sa parole dense et toujours exigeante se veut le lieu de rencontre de l'homme avec sa terre, l'espace toujours renouvelé d'une quête passionnée de sa propre identité.



9 782708 706965

ISBN 2-7087-0696-0